

## La tragédie et l'expérience psychanalytique

Patrick DE NEUTER

(69) En prenant la parole en ce moment-ci de notre séminaire et sur ce sujet de *L'Éthique*, j'éprouve trois difficultés dont il me faut vous faire part. Tout d'abord, celle qui implique la nécessité d'être un peu caricatural, simplificateur, réducteur par rapport aux multiples nuances que **Lacan** apporte dans son séminaire, par rapport aussi aux tours et détours qu'il s'impose pour nous introduire progressivement au sujet. Ma deuxième difficulté découle du fait que plusieurs des éléments que je comptais aborder l'ont déjà été par d'autres avant moi et que me voilà contraint à la répétition – quoi de plus courant, me direz-vous –, pour maintenir un peu de cohérence dans mon propos. Enfin, **Charles Melman** vient d'en ajouter une troisième, en disant que tout cela était fort simple, ce qui n'est pas du tout mon sentiment.

Tout ceci pour vous dire que je vous demande d'accueillir non sans esprit critique mais avec bienveillance mes simplifications inadéquates, mes redites inutiles et ces embarras dont je témoignerai malgré la « clarté » de l'exposé de **Lacan**.

(70) Pour Aristote, « la tragédie accomplit chez le spectateur la catharsis des passions par la crainte et la pitié »<sup>1</sup>. Et **Lacan** de traduire catharsis par purification, au sens particulier de dévoilement du désir à l'état pur, autrement dit, du désir dans sa radicalité. Dans la tragédie antique, cette purification concerne tout autant les passions représentées sur la scène que ces sentiments de crainte et de pitié qui habitent le spectateur.

Il se peut que l'expérience de l'analysant ait quelque analogie avec celle du spectateur de la tragédie antique, puisqu'il y aurait chez lui comme chez le spectateur, catharsis, et donc dévoilement du Désir. Cette expérience de l'analysant me semble cependant surtout éclairée par l'expérience du héros tragique lui-même en tant que se dévoilent pour lui et la nature profonde de son désir et les conditions d'un possible accès au noyau de ce Désir.

### La nature profonde du Désir

Dans les trois dernières leçons de son séminaire, **Lacan** démontre que la tragédie indique le point de visée qui définit le Désir à savoir « cette image centrale qui détient, dit-il, je ne sais quel mystère inarticulé »<sup>2</sup>. Ceci n'est pas sans évoquer à la fois la description qu'il avait produite dans les leçons antérieures concernant la Chose et la pulsion de mort.

---

1. J. LACAN, Séminaire VII, leçon du 25 mai 1960, p. 2.

2. J. LACAN, Séminaire VII, ibidem, p. 6.

Pour rappel, le concept de Chose désigne cet intérieur exclu autour duquel gravitent et l'univers des signifiants et le principe de plaisir ; elle est ce vide vers lequel tend la sublimation et cette « extimité » interdite au creux de laquelle le parlêtre escompte trouver la suprême jouissance.

Quant à la pulsion de mort, je vous rappelle que **Lacan** l'a décrite ici comme englobant la volonté de destruction directe et la volonté d'Autre Chose, point de fuite de (71) toute réalité à atteindre, lieu de la chose innommable.

Vous voyez ici combien ces deux concepts, de Chose et de pulsion de mort sont tressés l'un avec l'autre. A plus d'un moment de son séminaire, **Lacan** attribue d'ailleurs une place centrale semblable voire identique à la Chose et à la Mort : nous reviendrons plus loin à cette conjonction.

Mais abordons d'abord la tragédie ou plutôt ses héros : **Oedipe**, **Antigone** et **Philoctète**, auprès desquels **Lacan** trouve essentiellement la représentation exemplaire du pur désir de mort. Celui-ci s'y trouve incarné dans ses faces objective et subjective : haine et désir de destruction de l'autre, y compris du Créateur et, plus radicalement, désir d'anéantissement de soi-même : le « μη πυναι » d'**Oedipe** sur lequel **Lacan** a longuement insisté en fin de séminaire.

**Antigone** comme **Oedipe** entrent dans la mort une première fois en décidant d'agir selon leur désir, quand bien même ils savent les conséquences inéluctables de ce choix : le malheur, voire la mort, s'en suivra.

Ils vivent dès lors dans une zone d'entre-deux morts. **Antigone** s'identifie à l'inanimé de la pulsion de mort, ce que **Sophocle** exprime bien en lui faisant dire, bien avant d'être enterrée vivante : « *Je suis morte et je veux la mort* ». Elle entre donc au moins par deux fois dans cette zone.

Quant à **Oedipe**, il y entre aussi par deux fois : tout d'abord, en décidant de rechercher la vérité malgré les avertissements de **Tirésias**<sup>3</sup>. Ensuite, après l'avoir découverte, en s'aveuglant et en s'exilant à Colonne : véritables épousailles avec l'anéantissement, dit **Lacan**.

Remarquons ici avec **Lacan** que ces épousailles avec la mort n'amènent aucune renonciation à la haine de l'autre, ni au désir de son anéantissement. L'acceptation de sa propre mort n'empêche pas **Oedipe** de maudire ceux qui l'ont trahi et d'agir de telle sorte que le malheur s'abatte sur eux. Il en va de même pour **Philoctète** et, dans une moindre mesure, pour **Antigone**. **Lacan**, d'ailleurs, n'y insiste pas. (72) Vous vous souvenez néanmoins du refus brutal qu'elle oppose à sa soeur lorsque celle-ci veut, dans un second temps, se rallier à sa cause : « *Tu n'en as pas le droit, car tu n'as pas voulu m'aider et je n'ai pas voulu de toi* ».

Il me semble essentiel de remarquer dans cette lecture et ce commentaire de ces tragédies par **Lacan**, l'importance qu'il accorde à la représentation de la pulsion de mort et le peu de place qu'il accorde au désir incestueux. Ce qui est d'autant plus étonnant qu'en début de séminaire, avec son élaboration à propos de la Chose, c'est la facette incestueuse du désir originaire qui était questionné. C'est d'autant plus étonnant encore que les destins tragiques d'**Antigone** et d'**Oedipe** auraient pu être fort bien envisagés sous cet angle. Je pense notamment à ces nombreuses phrases d'**Antigone** que **Lacan** ne reprend pas du tout dans son commentaire. **Sophocle** lui fait dire, par exemple, à propos de son frère : « *Créon n'a pas de droit sur mon bien* » (22-69). Et encore : « (...) *la mort me sera douce. Je reposerais auprès de mon frère chéri, pieusement criminelle* » (v. 69-106)<sup>4</sup>. Et quand la mort approche : « *Eh bien, chers parents, me voici : maudite et sans mari, je viens habiter avec vous* » (v. 867-870). Et un peu plus tard : « *Tombeau, ma chambre nuptiale, mon éternelle prison dans la terre ! Je vais y retrouver les miens (...) Je nourris l'espoir que, là-bas, ma venue sera chère à*

---

3. Cf. SOPHOCLE, *Oedipe roi*, traduction de R. Pignarre, Classiques, Garnier, v. 300-460 et plus particulièrement les vers 328/29, « Vous êtes des insensés, tous. Jamais je ne dévoilerai ce que je sais, car je ne veux pas dévoiler ton malheur » ; et 350-53 : « (...) je t'ordonne, en vertu de l'édit que tu as promulgué, de n'adresser plus jamais la parole ni à ceux-ci ni à moi, car c'est toi l'impur qui souille le pays ».

4. SOPHOCLE, *Antigone*, traduction de R. Pignasse, Classiques, Garnier. Cf. aussi le chant du chœur : « Le Désir a sa place entre les grandes lois qui règnent sur le monde et sans combat, la divine Aphrodite fait de nous ce qu'elle veut » (v. 773-814).

*mon père, et à toi aussi, mère chérie, et à toi, frère bien-aimé* » (v. 892 à 928).

Quant à **Oedipe**, **Lacan** souligne explicitement qu'il n'était pas oedipien, qu'il n'avait pas fait de complexe d'Oedipe, qu'il se punit pour une faute qu'il n'a pas commise. En effet, souligne Lacan, Oedipe n'a jamais désirer tuer son père et coucher avec sa mère. Il a seulement tué un homme qui, après-coup, s'était avéré être son père et épousé une femme en ignorant absolument qu'elle l'avait mis au monde. **Lacan**, donc, au contraire de **Freud**, n'utilise pas cette double ignorance comme (73) métaphore du caractère inconscient du désir oedipien<sup>5</sup>. C'est manifestement autre chose qui l'intéresse chez **Antigone** et chez **Oedipe**. Non leur désir oedipien mais leurs épousailles avec l'être pour la mort. J'en conclus qu'en cette fin de séminaire, **Lacan** veut faire valoir la primauté du désir de mort sur le désir oedipien, au coeur de la structure.

Les trois dernières leçons de ce séminaire se caractérisent par une autre absence : celle d'**Antigone**. Au cours de ces trois leçons, il n'évoque qu'une fois son désir. Par contre, il revient – pourrait-on dire – il revient longuement à celui d'Oedipe.

Pourquoi ce voile sur **Antigone** ? Pourquoi ce retour à **Oedipe** ?

J'ai cherché la réponse du côté de ce qui différencie le désir d'**Antigone** et celui d'**Oedipe**. **Antigone** est prise dans son désir et ne veut rien en savoir : « *Je l'ai décidé, c'est comme ça, je ne sais pas pourquoi et ne veux rien en savoir* ». **Oedipe**, au contraire, se caractérise essentiellement par un désir de savoir. **Lacan** dit même que dans son voyage à Colonne, il part à la recherche de son désir, alors que **Sophocle** ne fait rien dire de ce désir à son héros : tout au plus le laisse-t-il entendre entre les lignes. Je pense que c'est pour cela que **Lacan** laisse **Antigone** à l'arrière-plan et revient à **Oedipe** lorsqu'en cette fin de séminaire, il aborde plus directement l'expérience analytique.

Outre ces trois représentations les plus adéquates du pur Désir, **Lacan** trouve encore dans ces tragédies des évocations métaphoriques des chemins d'accès à ce désir et des obstacles qui se dressent sur la route du sujet qui voudrait y advenir. Ainsi sur la scène, **Oedipe** comme **Antigone**, comme **Polynice**, démontrent comment cet accès exige le renoncement à la crainte de la mort et à la pitié pour nous-mêmes ou pour autrui. Ils démontrent aussi comment cet accès implique renoncement au Bien – au singulier – à celui que l'on peut souhaiter réaliser (74) pour soi ou, dans l'amour, pour autrui, ainsi qu'aux biens – au pluriel, cette fois – qu'ils soient, comme on dit, matériels ou immatériels, concrétisés, par exemple, dans le plaisir, les plaisirs ou dans l'exercice du pouvoir. **Oedipe** renonce, entre autres, au regard, métaphore d'un renoncement intérieur à l'objet qui avait captivé ce regard.

Quant à **Créon**, il représente, a contrario, l'impossibilité d'accès au désir dans la mesure où ses préoccupations essentielles sont le pouvoir et ce qu'il croit être le bien de la cité. A contrario aussi la comédie, celle du roi **Lear** en tout cas, indique comment l'absence de renoncement au plaisir et à l'accord de tous, laisse le sujet dans l'ignorance de son Désir quand bien même, comme **Oedipe** et **Antigone**, il est entré lui aussi dans cette zone d'entre-deux-morts, cette zone bordée donc d'un côté par la mort consentie, autrement dit par le consentement à l'être pour la mort, et de l'autre, par celle qui vient mettre réellement fin à la vie. Restons-en pour l'instant à cette première définition.

Mais qu'est-ce qui pousse ainsi ces héros à entrer dans cette zone, à aller au-delà de ces limites et ainsi au devant de leur mort ?

**Oedipe** y est poussé par un désir de savoir : nous dirions aujourd'hui d'un savoir sur son Désir, désir de savoir qui l'emporte sur sa crainte d'y perdre pouvoir, confort, bonheur conjugal et de n'y trouver que malheur, trahison, solitude et finalement la mort.

Le motif d'**Antigone** est plus complexe. **Lacan** y voit à la fois le respect de l'être situé par

---

<sup>5</sup>Remarquons que nous sommes, au contraire, oedipiens non point parce que nous avons tué notre père ou couché avec notre mère, mais bien parce que nous avons désiré le faire, à notre entier insu.

un nom et l'acquiescement à l'athe familial <sup>6</sup>. A relire le texte de **Sophocle**, je suis tenté pour ma part d'y ajouter cette passion non déguisée pour le frère, l'amour sans limite pour le père et sa dépendance non moins forte par rapport au désir de la mère : puissants désirs incestueux que Lacan cependant relève peu dans le texte de **Sophocle**. Je viens d'indiquer ce que je pense être la raison d'une telle abstention.

(75) Dernier enseignement de ces tragédies de **Sophocle** : que l'on cède sur son désir, comme **Créon**, ou que l'on n'y cède point, comme **Oedipe** et comme **Antigone**, les rêves de bonheur sans faille sont loin, très loin de trouver leur réalisation. On se souvient en effet des catastrophes qui s'abattent, bien malgré lui, sur **Créon**. D'autre part, ni **Antigone**, ni **Oedipe** ne trouvent dans leur acquiescement à leur être-pour-la-mort apaisement intérieur ou réconciliation avec autrui. **Lacan** le souligne plus d'une fois : le conflit intérieur, la révolte et la haine d'autrui restent à l'avant-place de la scène tragique, jusqu'à son dénouement, dans la mort.

On pourrait croire, comme le faisaient sans doute les spectateurs de l'Antiquité, que tout ceci ne concerne que les héros tragiques et que nous pourrions nous contenter de cette catharsis théâtrale, aristotélicienne, de notre désir. Autrement dit, nous pourrions penser en être quittes avec la simple lecture de ce séminaire. Rien ne nous en empêche, évidemment.

L'expérience analytique lacanienne dévoile néanmoins que cette présence de la mort au coeur de tout désir, que cet empiètement de la mort sur la vie, que cette haine qui vise l'autre, mais aussi le créateur tout autant que nous-mêmes, ne sont pas l'affaire des seuls héros tragiques.

Toute vie a quelque chose à voir avec la mort, de façon aussi nécessaire, aussi structurale que tout arc est sous-tendu par une corde. Autrement dit : tout être parlant, de par son entrée dans le langage, entre dans cette zone de l'être-pour-la-mort. La mort est doublement présente au coeur du Désir. D'une part, parce que le Désir est, dans sa radicalité, désir de destruction de l'autre et de soi-même. D'autre part, parce que la question de la réalisation de ce Désir ou de sa trahison implique toujours un jugement dernier, en ce sens que ce n'est que (76) morts que nous pourrions répondre à la question de savoir si nous avons ou non cédé sur notre Désir <sup>7</sup>.

Néanmoins, si tout être parlant vit dans cette zone d'empiètement de la mort sur la vie, encore faut-il qu'il veuille en savoir quelque chose et que, comme **Oedipe** ou **Antigone**, il acquiesce à cette mort déjà là, bien qu'encore à venir.

Or, nous le savons bien, tout un chacun élabore depuis sa plus tendre enfance cette série de distractions, de freins et de barrières que **Lacan** énumère au long de son séminaire ; je les rappelle brièvement : refoulement et censure, principe de plaisir et de réalité, attachement au Bien et aux biens, amour, altruisme, pitié pour autrui et crainte pour soi, espoir d'un bonheur sans ombre, attachement au Beau et fascination par ce qui captive notre regard.

Seul le mélancolique échappe à ces défenses, lui dont « *les propos sont modelés par cette infinie douleur d'exister* ». Je cite ici **Lacan** dans *Kant avec Sade* <sup>8</sup>.

Ceci m'amène à envisager pour conclure la question de savoir comment situer ces enseignements de la tragédie par rapport à l'éthique analytique et, plus précisément, par rapport à ce que doit être une cure qui, d'un point de vue lacanien, peut être dite menée jusqu'à son terme. Autrement dit, si l'éthique psychanalytique implique, comme le disait **Lacan** « *la dimension qui s'exprime dans l'expérience tragique de la vie* », une cure menée à son terme doit-elle aboutir à de nouvelles incarnations des destins d'**Antigone** ou d'**Oedipe**, ou encore au destin du mélancolique.

---

<sup>6</sup>A remarquer l'ambiguïté du rapport d'Antigone à cet athé dans le commentaire de Lacan.

<sup>7</sup>J. LACAN, Séminaire VII, leçon du 22 juin, p. 5.

<sup>8</sup>J. LACAN, *Écrits*, Paris, Seuil, p. 777. Remarquons que dans ce même passage, Lacan signale que certains bouddhistes connaissent aussi cette douleur d'exister sur laquelle se fonde leur pratique de salut.

Si je formule ainsi la questions ou, si vous préférez, « ma » question <sup>9</sup>, c'est que j'ai rencontré plus d'un lacanien qui, privilégiant l'une ou l'autre des formules de **Lacan** dans ce séminaire, leur donnait cette valeur d'impératif moral. **Lacan** s'est pourtant toujours opposé à ce que les analystes remplacent les directeurs de conscience et, dans ce séminaire notamment, il dit (77) explicitement ne pas vouloir faire d'**Oedipe** ou d'**Antigone** de nouveaux idéaux moraux. Ce serait d'ailleurs faire fi de la spécificité de l'athe familial de chacun.

Cependant, si la tragédie ne doit pas devenir un nouveau modèle d'existence, il faut bien néanmoins tirer conséquence du fait qu'elle décrit bien non seulement la structure du Désir dans sa pureté, celle des expériences de l'entre-deux-morts et de l'être pour la mort, ainsi que cette expérience plus radicale du non être ; autant d'expériences par lesquelles doit être passé tout analysant pour que l'analyse puisse être jugée arrivée à son terme. C'est donc par là que devrait être passé tout analyste lacanien. **Raoul Dutry** et **Marcel Czermak** l'ont très justement rappelé tout à l'heure.

Dans cette perspective lacanienne, pour connaître son désir, le sujet « *doit à tout le moins situer le franchissement de ses limites qui s'appellent la crainte et la pitié* ». D'autre part, « *atteindre la jouissance implique une transgression* ». On peut manier ces concepts de « franchissement des limites » et de « transgression de l'interdit » <sup>10</sup> sans se poser la question de savoir de quel franchissement il s'agit : s'agit-il, par exemple, d'une transgression dans le cadre de la cure et du dévoilement du sens, ou bien d'une transgression dans le cadre de la réalité quotidienne, ce qui implique la question du rapport de telles transgressions avec les acting out et les passages à l'acte qui sont, eux, l'envers du processus analytique.

On peut aussi user de ces concepts sans se poser la question de savoir quel désir est concerné par ces franchissements. Celui du mensonge, celui de l'inceste et du meurtre, ou celui de ne pas avoir vu le jour, pour ne reprendre que ceux que **Lacan** évoque dans ce séminaire comme étant les plus fondamentaux de ceux qui animent les parlêtres.

Pour ma part, je ne peux esquiver ces questions, mais je ne peux vous apporter de réponse évidente : **Lacan** lui-même (78) reste relativement évasif. Peut-être parce que, y répondre avec évidence serait faire ouvrage de moraliste, ou du moins parce que ses réponses pourraient être ainsi comprises par ceux qui l'écouteraient ou qui le liraient.

Néanmoins, pour revenir à ses propos, remarquons qu'il dit ici que le sujet doit avoir à tout le moins « *situé le franchissement* » et qu'un peu plus loin, il prononce cette phrase fort peu surmoïque : « *On sait ce qu'il en coûte de s'avancer dans une certaine direction et, mon Dieu, si on n'y va pas, on sait pourquoi* » <sup>11</sup>. **Lacan** ne dit donc pas que l'actualisation du Désir dans la réalité est nécessairement impliquée par l'expérience de la cure. Remarquons d'ailleurs que s'il s'agit du désir au sens du plaisir, il s'agirait d'une morale libertine ou encore de celle que **Lacan** appelle la morale bourgeoise. Si, par contre, il s'agit ici du Désir dans sa radicalité, la prescription d'actualisation transformerait l'éthique analytique en morale sadique prônant l'inceste et, plus radicalement, la destruction de l'autre et de soi. Or, on sait que **Lacan** a explicitement indiqué dans ce même séminaire les impasses de ces morales <sup>12</sup> et les différences marquées qui séparent ces morales de l'éthique psychanalytique telle qu'il tente de l'élaborer <sup>13</sup>.

Néanmoins, précise-t-il, « *c'est toujours par quelque franchissement de la limite, bénéfique, que l'homme*

---

<sup>9</sup>Lacan, lui, posait sa question dans le séminaire. Peut-être avons-nous chacun à poser aujourd'hui la nôtre à partir de ce séminaire.

<sup>10</sup>J. LACAN, Séminaire VII, leçon du 6 juillet, p. 12. Voir aussi la leçon du 29 juin, p. 8.

<sup>11</sup>J. LACAN, Séminaire, leçon du 6 juillet, p. 13.

<sup>12</sup>J. LACAN, Séminaire, leçon du 29 juin, p. 8.

<sup>13</sup>« Il n'y a aucune raison que nous nous fassions les garants de la rêverie bourgeoise » (leçon du 29 juin, p. 2) et « (...) Sade serait notre parent, ou notre précurseur (...) il serait même recommandé de le suivre. Il importe extrêmement de dissiper ce malentendu », leçon du 30 mars 60, p. 1. Voir aussi, sur ce sujet, la leçon du 23 décembre.

*fait l'expérience de son Désir* »<sup>14</sup>.

Ce qui m'amène à penser que si, pour **Lacan**, l'actualisation du Désir dans la réalité – hors la cure – n'est pas une nécessité formelle, il se peut que de telles actualisations soient, dans certains cas, nécessaires et qu'il convient alors, je me répète, de ne pas les confondre avec des acting out ou des passages à l'acte. Ceci me semble être un point délicat de notre clinique et des « jugements » cliniques que nous pouvons être amenés à porter.

Autre aspect de la question éthique : ce que devrait être la vie de l'analysant après sa cure. **Lacan** se garde (79) bien, là aussi, d'en décider à sa place. La cure analytique telle qu'il la conçoit n'est pas sans effet éthique, tout au contraire, mais « il y a là, comme il le dit, toute une gamme de possibilités »<sup>15</sup>.

A partir de ces diverses affirmations de **Lacan**, les unes sans ambiguïté, les autres plus ou moins équivoques, on peut conclure, me semble-t-il que, pour **Lacan**, l'éthique doit se penser non pas sous forme de réponse que la psychanalyse ou le psychanalyste apporterait aux questions de tous, mais essentiellement sous la forme d'un renouvellement de la question éthique, une de ses formulations étant : « *Comment agir étant donnée notre condition d'hommes ?* »

Je déplie cette question et je vous fais remarquer qu'elle implique d'abord la volonté d'en savoir plus qu'un bout sur ce Désir qui nous habite et qu'elle ne peut aboutir, dans une perspective lacanienne, qu'à une réponse tout à fait individuelle. En effet, « *cette vérité que nous cherchons (...) n'est pas celle d'une loi supérieure, d'une loi vérité (...) c'est une vérité que nous allons chercher à un point de recel de notre sujet. C'est une vérité plus particulière* »<sup>16</sup>.

Cette question éthique implique ensuite le choix d'un agir conforme à cela que nous sommes, choix qui ne peut être, lui aussi, que particulier et singulier et ce, malgré notre tendance profondément enracinée à attendre de l'Autre la réponse à la question de savoir « *que convient-il que je fasse ?* ».

---

14J. LACAN, Séminaire VII, leçon du 29 juin, p. 8.

15J. LACAN, Séminaire VII, leçon du 6 juillet, p. 3.

16J. LACAN, Séminaire VII, leçon II, p. 6.